

valaient plus de deux cent mille écus. Il continua :

—J'ai toujours sur moi quelques bonnes feuilles de papier timbré. Je vais préparer, séance tenante, double expédition d'un petit acte par lequel madame la marquise déclarera m'avoir vendu, et je déclarerai avoir acheté, les diamants dûment décrits et catalogués au dit acte, avec faculté pendant deux ans pour madame la marquise de retirer de mes mains lesdits diamants, moyennant le remboursement intégral du prix de vente et le paiement des intérêts à six pour cent à partir du jour de la signature. Il sera dit, en outre que je deviendrai le seul et véritable propriétaire des diamants si, au bout des deux années révolues, le remboursement n'a point été effectué. Enfin, le prix de vente sera fixé à la somme de trois cent vingt-cinq mille livres.

Ici Pauline, dans sa naïveté et dans son ignorance complète des affaires, crut devoir interrompre Samuel Love.

—Trois cent vingt-cinq mille livres !... dit-elle. Vous vous trompez, monsieur... Je n'ai besoin que de deux cent mille livres... il me semblait que vous le saviez...

Les lèvres minces et blafardes du prêteur sur gages grimacèrent un sourire à donner le frisson.

—Que madame la marquise se rassure, répliqua-t-il ensuite, elle ne touchera que deux cent mille livres.

—Mais alors, demanda la jeune femme, le reste de la somme ?...

—Constitue les intérêts, la prime de la commission, le tout calculé, j'ose le dire, avec une très-grande modération. Si cependant madame la marquise trouve que le chiffre soit exagéré, je la prie de vouloir bien m'en instruire, je me retirerai aussitôt, en emportant le très-vif regret d'avoir dérangé inutilement madame la marquise.

Pauline frissonna. Elle se sentait perdue si le juif quittait l'hôtel d'Hérouville sans avoir terminé l'affaire pour laquelle il était venu.

—Eh ! monsieur, s'écria-t-elle, suis-je femme à discuter pour un chiffre ? Préparez votre acte... faites vite... Je suis prête à signer.

Samuel Love, cachant sa joie intérieure sous son apparence habituelle de morne impassibilité, tira de sa poche deux feuilles de papier timbré au timbre royal, un encrier de corne, une plume d'oie, et se mit à écrire. Une heure après la marquise d'Hérouville apposait sa signature au bas des deux actes et recevait des mains du juif la somme de deux cent mille livres, en mandats payables à vue sur la caisse des fermiers généraux. Pauline s'empressa de serrer ces mandats dans le meuble d'où elle avait tiré les écrins. Samuel Love entassait pendant ce temps les bijoux au fond de la cassette de cuir qu'une chaînette d'acier attachait à son poignet gauche. Quand il eut achevé cette besogne, il prit congé de madame d'Hérouville en lui disant :

—D'aujourd'hui en huit jours, madame la marquise, j'aurai l'honneur de vous apporter des imitations si parfaites que vous y serez trompée vous-même... et qu'il vous semblera que vos diamants sont revenus dans leurs écrins...

Ayant ainsi parlé, Samuel Love salua tout bas, comme il avait fait en arrivant, et s'éloigna chargé des dépouilles de la marquise.

#### XXIV

Le soir de ce même jour, un peu avant dix heures, Pauline saisit le premier prétexte qui s'offrit à elle pour laisser seuls au salon Mathilde d'Hérouville et le comte de Rieux. Elle gagna son appartement, elle glissa dans le corsage de sa robe les bons au porteur donnés par le juif, elle jeta sur ses épaules une pelisse à capuchon et elle descendit au jardin sans s'apercevoir que Gertrude la suivait à distance. La nuit était glaciale et l'obscurité profonde. Pauline se dirigea vers la petite porte ; lorsqu'elle l'eut atteinte, elle demeura immobile, malgré le froid qui la faisait grelotter, et elle attendit. La camériste s'adossa au tronc du tilleul, à huit ou dix pas de sa maîtresse, et sembla de son côté changée en statue. Dix heures sonnèrent aux horloges environnantes, très nombreuses dans le faubourg Saint-Germain, surtout à cette époque où les couvents et les communautés religieuses se voyaient à chaque pas. En même temps, et comme si les sonneries

des clochers d'alentour avaient mis en mouvement un ressort invisible, trois coups légers, espacés régulièrement, furent frappés contre la petite porte. C'était évidemment le signal convenu, par lequel Roland de Lascars devait annoncer sa présence.

—Qui va là ? demanda la marquise d'une voix que l'émotion rendait à peu près indistincte.

Le baron entendit cependant ces trois mots, car il répondit :

—Aix-la-Chapelle et le Faucon-Blanc.

Pauline ne pouvait désormais conserver le moindre doute sur l'identité du visiteur nocturne. D'une main tremblante, elle tira les verrous et fit tourner la clef dans la serrure rouillée.

—Il fait noir ici comme au fond d'un soupirail de l'enfer ! murmura Roland, dites-moi donc où vous êtes, madame la marquise, car sans cela il me serait tout à fait impossible de vous rejoindre.

—Me voici, balbutia Pauline.

—A merveille !... Votre exactitude au rendez-vous m'enchanté ! Elle me prouve que vous avez eu ce matin la visite de Samuel Love.

—Oui... répondit Pauline, cet homme est en effet venu.

—Et, reprit Lascars, vous êtes tombée facilement d'accord avec lui ?...

—J'étais d'avance résignée à subir ses exigences, qu'elles qu'elles fussent.

—Voilà, sans contredit, le meilleur moyen d'arriver en affaires à une prompt solution. Ainsi, madame la marquise, l'argent du juif est entre vos mains ?

—J'ai la somme que vous exigez...

—Vous plaît-il de me remettre cette somme ? demanda le baron tout frémissant de joie.

—La voici, balbutia Pauline en tirant de son corsage et en présentant à Lascars les précieux chiffons qui représentaient deux cent mille livres.

Le misérable gentilhomme les saisit avidement.

Ce sont sans doute des bons au porteur, reprit-il, car des billets de banque feraient un tout autre volume.

—Ce sont, en effet, des bons au porteur, il y en a huit, de vingt-cinq mille livres chacun.

—Madame la marquise, s'écria le baron après avoir roulé les chiffons soyeux et les avoir fait disparaître dans l'une de ses poches, vous avez fièrement tenu votre promesse et vous pouvez compter sur la prompt réalisation de la mienne.

—Est-il bien vrai que je puisse y compter ? murmura Pauline pour qui la parole de Lascars n'était, on le comprend, rien moins que rassurante.

—Si je connaissais un serment capable de vous convaincre et de vous rassurer, je le ferais à l'instant même ! répliqua Roland, par malheur, ce serment n'existe pas, et je vous ai menti si souvent que vous ne me croyez plus ! c'est justice ! mais les faits parleront pour moi et rendront la paix à votre âme, à partir de ce moment vous êtes libre, je n'existe plus pour vous, et dans quelques jours je serai loin de Paris, loin de la France, où je ne reviendrai jamais.

—S'il en est ainsi, répondit madame d'Hérouville, que Dieu vous accompagne, qu'il vous protège, et qu'il vous pardonne, aussi complètement que je vous pardonne moi-même, tout le mal que vous m'avez fait.

—Merci, madame ! murmura Lascars, merci et adieu ! adieu pour toujours, oubliez-moi, oubliez mon nom, il ne frappera plus vos oreilles.

Puis le baron sortit du jardin et disparut dans les ténèbres de l'impasse. Madame d'Hérouville referma la porte derrière lui et reprit le chemin de l'hôtel, en se disant avec un immense sentiment de joie et d'allègement :

—C'est donc bien vrai, je suis libre enfin, je puis envisager l'avenir sans épouvante : je viens de voir cet homme pour la dernière fois !... J'appartiens désormais tout entière aux seuls êtres que j'aime en ce monde, mon mari, mes enfants.

Tandis que la marquise s'éloignait, Gertrude ne restait point inactive. Poussée par sa curiosité malfaisante, elle voulait savoir quel était l'étranger personnage à qui sa maîtresse venait de remettre la somme énorme de deux cent mille livres après un entretien bizarre et dont le sens lui échappait.

En conséquence elle s'empressa de rouvrir la

petite porte fermée par Pauline, et elle s'élança dans la ruelle sur les traces de l'inconnu, mais Lascars avait de l'avance et la camériste, en arrivant à l'extrémité de l'impasse, n'eut que le temps de voir un homme enveloppé de fourrure monter dans un carrosse qui partit au grand trot. Suivre ce carrosse était impossible, et Gertrude, très mortifiée, revint à l'hôtel sans avoir rien découvert. Trois jours environ après la soirée, madame d'Hérouville rendait visite à la marquise de Langeac. A la suite d'une causerie d'une demie-heure avec la vieille dame, Pauline aborda, non sans hésitation et sans embarras, un sujet qui pour elle offrait un intérêt tout-puissant.

—Madame la marquise, demanda-t-elle, avez-vous revu récemment ce gentilhomme dont vous m'avez raconté l'existence étrange et aventureuse et qui m'a été présenté par vous à votre dernier bal ?

—Vous voulez sans doute parler du vicomte de Cavaroc, répondit madame de Langeac.

—Je me souviens en effet que le gentilhomme se nommait ainsi...

—Ah ! ah ! chère enfant, reprit la vieille dame en souriant, vous daignez donc enfin accorder quelques attentions à mon héros de roman, à mon échappé des contes féeriques du merveilleux Orient ! Eh bien ! cette attention vient trop tard.

—Trop tard, madame... Et pourquoi, s'il vous plaît ?

—Parce que vous ne verrez plus M. de Cavaroc.

—En vérité ! murmura la jeune femme dont le cœur cessa de battre.

—Mon Dieu oui...

—Votre héros a-t-il donc quitté Paris pour n'y jamais revenir ?

—Il a quitté non-seulement Paris, mais la France...

—A l'improviste, alors ?

—A l'improviste, comme vous dites ! oh ! c'est toute une histoire... Le vicomte est un homme d'une nature aventureuse et remuante pour qui la stabilité est impossible... Le mouvement, l'action, le danger, voilà sa vie... Riche d'une fortune princière, glorieusement conquise à la pointe de son épée, il m'avait exprimé l'intention de se fixer à Paris et d'y goûter les jouissances du repos et du luxe... Jugez de ma surprise lorsque je reçus sa visite avant-hier, et lorsque j'appris de sa propre bouche que c'était une visite d'adieu.

—Une visite d'adieu... répéta Pauline.

—Hélas, oui... le vicomte était fatigué outre mesure, d'une existence calme et de tranquilles plaisirs. "Madame la marquise, me dit-il, je vois bien que je suis un être bizarre... j'aurais dû naître dans un autre temps et dans un autre monde. La vie parisienne, malgré ses charmantes séductions est décidément pour moi fade et sans saveur. Il me semble ici que je dors sans cesse, et j'ai besoin de me réveiller ! Bref, je pars demain ! Je vais braver encore la colère des Océans... Je vais chercher de nouveaux périls, des sensations nouvelles, dans ces contrées lointaines où j'ai déjà vécu ! la civilisation me gêne... le soleil des tropiques a mis dans mon crâne des ambitions immenses que je ne puis assouvir dans votre pâle Europe ! Peut-être un jour entendrez-vous dire que quelque part, au fond des Indes, le vicomte de Cavaroc est devenu roi..."

De tels projets me semblaient insensés, continua madame de Langeac, je fis tous mes efforts pour ramener le vicomte au bon sens... Ce fut inutile, sa résolution était prise... Il me quitta en me baisant la main et en me disant adieu pour toujours.

J'espérais encore, cependant ; je comptais sur quelque revirement soudain. Hélas ! je comptais sans mon hôte. Hier, j'envoyai mon valet de chambre prendre des nouvelles de M. de Cavaroc. Le vicomte avait quitté Paris dès le point du jour, et, je vous le répète, nous ne le reverrons plus.

.....  
Madame d'Hérouville prolongea sa visite pendant quelques minutes encore ; puis sachant ce qu'elle voulait savoir, elle se hâta de s'éloigner, car elle se sentait impuissante à cacher l'allégresse qui débordait en elle : Lascars avait tenu sa parole ! L'épée de Damoclès éteignait ses éclairs sinistres ! le dernier nuage noir et menaçant disparaissait du ciel de Pauline.

(A suivre)